

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 66 (1978)

Heft: [12]

Artikel: Je les ai rencontrées en Inde cet été

Autor: Vischer, Barbara

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-275392>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Je les ai rencontrées en Inde cet été

Il y a 20 ans, la **doctoresse Sophie** a commencé son travail médical aux côtés de son mari, missionnaire de l'église Marthoma. Elle dispose maintenant d'un petit hôpital, bien primitif, mais les gens y affluent, sauf en période de pluie où tout le monde travaille la terre et plante fébrilement — il ne reste pas de temps pour s'occuper des malades. La doctoresse est souvent allée visiter les malades dans les villages en faisant des dizaines de kilomètres de marche chaque jour. Grâce à quelques amis, elle a pu ouvrir des dispensaires dans trois villages. Elle ne se borne pas à soigner les maladies, elle apprend aux mères les règles de l'hygiène et de la nutrition. Visiblement, les enfants qui ont grandi sous sa surveillance sont plus grands et plus vigoureux que ceux d'autres villages; ils enfoncent presque la porte de la salle pendant que les jeunes infirmières nous montrent la préparation d'un biberon de cacahuètes moulues avec l'infusion d'une ortie riche en calcium et en fer, sucrée de mélasse. La doctoresse encourage aussi l'élevage des poules et la culture du mûrier et des vers à soie pour élever le niveau de vie des villageois.

Quatre jeunes collaboratrices habitent, seules, le dispensaire; ceci est extraordinaire en Inde tant à cause des convenances sociales qu'à cause de la criminalité, mais la sympathie de la population les soutient. Elles aiment beaucoup leur travail. L'une d'elles rêve de suivre un cours de perfectionnement en « développement rural » au Japon.

La doctoresse, son mari et ses enfants vivent dans des conditions matérielles des plus simples, identiques à celles des villageois. Son problème principal est de trouver l'argent pour vivre et pour payer les employés. Il lui arrive de devoir refuser des malades qui n'ont pas les 50 roupies (Fr. 12,50) pour une opération ophtalmologique. Le jour où la jeep, cadeau d'une agence américaine, sera usée, elle ne pourra plus visiter autant de villages.

Sœur Paule vient de vivre une amère déception. Elle est diaconesse de l'Eglise de l'Inde du Sud, cette Eglise née du premier grand souffle œcuménique en 1947 qui réunit la plupart des Eglises issues des missions du siècle dernier. Les missionnaires chrétiens se sont toujours efforcés de donner une excellente éducation aux jeunes filles indiennes et en ont amené beaucoup au degré universitaire. Dans la vie publique de l'Inde, les femmes jouent un rôle important. On les trouve dans des postes clés du gouvernement, de l'enseignement, du journalisme. Mais au sein de l'Eglise elle-même, la femme n'est pas considérée comme équivalente à l'homme.

Sœur Paule a fait des études de théologie, elle a accompli un travail exceptionnel de catéchèse, elle prêche dans une grande église de Madras, mais elle n'a pas le droit d'administrer les sacrements. Elles sont 60 femmes dans la même situation; elles se sont associées pour mieux répandre l'idée de l'ordination des femmes (admise dans les églises réformées d'Europe et d'Amérique). Mais récemment la question a été soumise au vote de l'Eglise, et le résultat de la votation a été négatif.

Ce coup dur ne décourage pas Sœur Paule. Avec un zèle affermi, elle se consacre à la formation des adultes, surtout des femmes. Je l'ai rencontrée lors d'une conférence de quatre jours avec une cinquantaine de responsables de l'Eglise. Ensemble, ils

ont décidé de lancer dans leurs communautés respectives, à tous les niveaux de l'échelle sociale, l'étude du questionnaire élaboré par le Conseil Œcuménique des Eglises « Pour une nouvelle communauté entre hommes et femmes ». Ils poursuivent patiemment leur but d'une Eglise et d'une société où l'apport de la femme sera plus libre, plus complet.

Marjorie a été une très bonne élève: elle parle l'anglais couramment avec une prononciation soignée qui se distingue favorablement des sons gutturaux utilisés par les gens du peuple, car l'anglais est de moins en moins bien parlé. Elle a quitté l'école à 18 ans: ses parents n'ont pas pu lui procurer les 5000 roupies de « pots-de-vin » pour l'entrée à l'université. Il est vrai que l'université appartient à l'Etat et que la corruption est interdite, mais si vous ne payez pas les fonctionnaires, les rares places sont attribuées à d'autres jeunes. Vous pouvez même avoir la malchance qu'un autre candidat donne une somme plus élevée que vous et obtienne la place, et si l'employé en question ne vous rend pas votre argent de son propre gré, vous n'avez pas de titre juridique contre lui, puisque votre paiement était un acte illicite.

Marjorie aurait aimé étudier les lettres, mais après les études elle aurait dû verser une deuxième gratification tout aussi élevée pour accéder à un poste de professeur dans une école. Par chance, elle a été appelée à s'occuper de la crèche d'un centre social qui accueille des enfants pauvres.

Marjorie se mariera-t-elle un jour? Elle l'espère, car, sinon, elle devra continuer à vivre chez ses parents. Une de ses amies est entrée dans un ordre religieux pour se libérer de l'étroitesse de la vie conjugale et du chômage. Les parents de Marjorie choisissent pour elle un mari dans la même couche sociale que la leur, car le système de la dot exclut le passage d'une caste à l'autre, en tout cas dans la région de l'Etat de Karnakata. Marjorie pense qu'un bonheur conjugal est tout de même possible, tant la vie familiale est importante en Inde.

Kira a treize ans, elle sait à peine lire et écrire. Elle ne va plus à l'école; cela ne servirait à rien, il y a si peu de travail qualifié. En général, elle passe la journée auprès de sa mère qui lui montre les travaux et les connaissances nécessaires à la subsistance. De temps en temps, elle réussit à trouver un petit emploi: pour 3 roupies (75 cts), elle travaille alors toute la journée sans interruption, par exemple, à nettoyer des chambres avec son court balai de brindilles qui l'oblige à se tenir accroupie. Ou bien elle lave la vaisselle dans une cuisine d'hôtel: l'eau répandue sur le sol ouvre les gerçures profondes de ses pieds sans souliers.

Mais Kira est une fillette joyeuse. Elle rit et s'amuse avec ses camarades. En face des adultes, elle s'incline en joignant les mains. Elle rayonne de joie quand on lui adresse la parole, plus encore quand on la salue d'un geste de tendresse, elle, l'indéchiffrable. L'image de sa silhouette gracieuse, marchant sur la terre rouge, un seau de plastique au bras, son sari et les souples brindilles du balai se balançant au rythme du vent quand elle nous fait signe de loin, s'imprime dans notre souvenir comme un symbole de cette pauvre Inde moderne qui appelle notre amour.

Barbara Vischer

Photo OMS - *Survivre en Inde*.